*Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du XIIIe siècle, recueillies et mises au jour pour la première fois par Achille Jubinal*, *Nouvelle édition revue et corrigée*, A. Jubinal, 1874 : Paris, Paul Daffis, vol. 2, pp. 105-112.

**De la Damme qui fist trois tours entour le Moustier**

**Ou ci encoumence**

**De la Dame qui ala .iij. fois entor le Moutier**[[1]](#footnote-2)**.**

Mss. 7218, 7633, 7615.

Qui fame voudroit decevoir,

Je li faz bien apercevoir

Qu’avant decevroit l’anemi,

Le déable, à champ arami.

Cil qui fame viaut juſticier,

Chaſcun jor la puet combriſier,

Et lendemain r’eſt tote ſaine

Par reſouffrir autre tel paine ;

Mès quant fame a fol débonère,

Et ele a riens de lui afère,

Ele li diſt tant de bellues,

De truffes & de fanfelues,

Qu’ele li fet à force entendre

Que le ciel ſera demain cendre :

Iſſi gaaingne la querele.

Je l’dis par une damoiſele

Qui ert fame à .i. eſcuier,

Ne ſai chartrain ou berruier.

La damoiſele, c’eſt la voire,

Eſtoit amie à un provoire.

Mult l’amoit cil & ele lui,

Et ci ne leſſaſt por nului

Qu’ele ne féiſt ſon voloir,

Cui qu’en déuſt le cuer doloir.

Un jor, au partir de l’égliſe,

Ot li preſtres fet ſon ſerviſe :

Ses veſtemenz leſt à ploier,

Et ſi vet la dame proier

Que le ſoir en un boſchet viengne :

Parler li veut d’une beſoingne

Où je cuit que pou conquerroie

Se la beſoigne vous nommoie.

La dame reſpondi au preſtre :

« Sire, vez me ci toute preſte,

C’or eſt-il poins & ſaiſon :

Auſi n’eſt pas cil en maiſon. »

Or avoit en cele aventure,

Sans plus itant de meſpreſure,

Que les maiſons n’eſtoient pas

L’une lez l’autre à quatre pas ;

Ains i avoit, dont mult lor poiſe,

Le tiers d’une liue franchoiſe.

Chaſcune ert en un eſpinois

Com ces maiſons de Gaſtinois ;

Mès li bochez que je vous nome

Eſtoit à ce vaillant preudomme

Qu’à ſaint Ernoul doit la chandoile

Le ſoir, qu’il ot jà mainte eſtoile

Parant el ciel, ſi com moi ſamble,

Li preſtres de ſa maiſon ſ’amble,

Et ſe vint el boſchet ſéoir

Por ce c’on ne l’ puisse véoir.

Mès à la dame méſavint,

Que ſire Ernous ſes mariz vint

Toz moilliez[[2]](#footnote-3) & toz engelez ;

Ne ſai dont où il ert alez ;

Por ce remanoir là covint :

De ſon provoire li ſovint.

Si ſe haſte d’appareillier

Ne le vout pas faire veillier :

Por ce n’i ot .v.[[3]](#footnote-4) mès ne .iiij.

Après mengier petit eſbattre

Le leſſa, bien le vos puis dire.

Souvent li a dit : « Biaus dou ſire

Alez géſir, ſi ferez bien.

Veillier griève ſor toute rien

A homme quant il eſt laſſez :

Vous avez chevauchié aſſez. »

D’aler géſir tant li reprouche

Por pou le morcel en la bouche

Ne fait celui aler géſir,

Tant a d’eſchaper grant déſir.

Li bons eſcuier i ala,

Qui ſa damoiſele apela,

Por ce que mult la priſe & aime.

— « Sire, fet-elle, il me faut traime

A une toile que je fais,

Et ſi m’en faut encor grant fais

Dont je ne me ſoi garde prendre,

Et je n’en truis nès point à vendre ;

Par Dieu, ſi ne ſai que j’en face. »

— « Au déable ſoit tel filace,

Fet li vallés[[4]](#footnote-5), comme la voſtre !

Foi que je doi ſaint Pol l’apoſtre,

Je voudroie qu’el fuſt en Saine[[5]](#footnote-6). »

Atant ſe couche, ſi ſe ſaine,

Et cele ſe part de la chambre.

Petit ſéjornèrent ſi membre

Tant qu’el vint là où cil l’atent :

Li uns les bras à l’autre tent.

Iluec furent à grant déduit,

Tant qu’il fu près de mienuit.

Du premier ſomme cil ſ’eſveille,

Mès mult li vient à grant merveille

Quant il ne ſent lez lui ſa fame.

— « Chamberière, où eſt voſtre dame ? »

— « Ele eſt là fors, en cele vile,

Chiés ſa comère, où ele file. »

Quant cil oï que là fors ière,

Voirs eſt qu’il fiſt mult laide chière.

Son ſercot veſt, ſi ſe leva,

Sa damoiſele querre va.

Chiés ſa comère la demande.

Ne trueve qui raiſon l’en rande,

Qu’ele n’i avoit eſté mie.

Ez-vous celui en frénéſie !

Par delez cels qu’el boſchet furent

Ala & vint (cil ne ſe murent),

Et quant il fu outre paſſez :

« Sire, fet-ele, or eſt aſſez ;

Or covient-il que je m’en aille :

Vous orrez jà noiſe & bataille. »

Fait li preſtres : « Ice me tue

Que vous ſerez jà trop batue :

Onques de moi ne vous ſoviengne. »

— « Dant preſtres, de vous vous coviengne, »

Diſt la damoiſele en riant.

Que vous iroie controuvant ?

Chaſcuns ſ’en vint à ſon repère.

Cil qui ſe jut ne ſe pot tère :

« Dame orde, viex pute provée,

Vous ſoiez, or la mal trovée !

Diſt li eſcuiers. Dont venez ?

Bien pert que pour fol me tenez. »

Cele ſe tut & cil ſ’eſfroie :

« Voiz por le ſanc & por le foie,

Por la froiſſure, por la teſte,

Ele vient d’avec noſtre preſtre ! ».

Iſſi dit voir, & ſi ne l’ ſot ;

Cele ſe tut ſi ne diſt mot.

Quant cil ot qu’el ne ſe déſfent,

Par un petit d’iror ne fent.

Qu’il cuide bien en aventure

Avoir dit la vérité pure.

Mautalenz l’arguë & atiſe :

Sa fame a par les trèces priſe

Por le trenchier ſon coutel tret :

— « Sire, fet-ele por Dieu atret,

Or covient-il que je vous die ;

(Or orrez jà trop grant voiſdie) ;

J’amaſſe miex eſtre en la foſſe.

Voirs eſt que je ſui de vous groſſe :

Si m’enſeigna l’en à aler

Entor le mouſtier ſans parler

Iij. tors, dire trois patrenoſtres

En l’onor Dieu & ſes apoſtres ;

Une foſſe au talon féiſſe

Et par trois jorz i reveniſſe.

S’au tiers jorz ouvert le trovoie,

C’eſtoit .i. filz qu’avoir devoie,

Et ſ’il eſtoit clos, c’eſtoit fille.

Or ne revaut tout une bille,

Diſt la dame, quanques j’ai fet ;

Mès, par ſaint Jaque, il ert refet

Se vous tuer m’en deviiez. »

Atant ſ’eſt cil deſavoiez

De la voie où avoiez ière ;

Si parla en autre manière :

« Dame, diſt-il, je que ſavoie

Du voiage ne de la voie ?

Se je ſéuſſe ceſte choſe

Dont je à tort vous blaſme & choſe,

Je ſui cil qui mot n’en déiſſe,

Se je anuit de ceſt ſoir iſſe ! »

Atant ſe turent ; ſi font pés,

Que cil n’en doit parler jamès ;

De choſe que ſa fame face,

N’en orra noiſe ne menace.

Rustebuef diſt en ceſt fablel[[6]](#footnote-7) :

Quant fame a fol, ſ’a ſon avel[[7]](#footnote-8) .

Explicit de la Dame qui fist les .iij. tors entor le Moustier.

1. Cette pièce a été imprimée par Barbazan. (Voy. l'édition de ses *Fabliaux*, donnée par Méon , t. III, page 30.) Daunou, dans son *Discours sur l'état des lettres au XIIIe siècle*, t. XVI de *l'Histoire litté­raire de la France*, a dit avec raison à propos de ce fabliau :

« Quelques libres que soient ces contes, on se mé­prendrait fort si on les croyait dictés par un esprit irréligieux. C'est de la meilleure foi du monde que leurs auteurs associent le profane au sacré ; ils mêlent à leurs facéties et à leurs satires des témoignages non équivoques de leur croyance sincère. Il y a même des fabliaux consacrés spécialement à la dévotion….. La Sainte-Vierge y joue presque toujours le principal rôle. »

Chénier avait dit avant Daunou :

« Des fabliaux assez nombreux roulent sur des su­jets de dévotion, et dans plusieurs Notre-Dame joue un rôle considérable. Sa protection est regardée comme un infaillible moyen de se tirer d'affaire en ce monde et en l'autre ….. Les écrivains composaient de bonne foi ces pieuses nouvelles. C'est contre leur intention qu'elles sont ridicules ; mais il faut leur rendre une justice complète. Si leur zèle n’est pas selon la science, il est selon la bonté ; les saints, chez eux, sont constamment secourables, etc. »

Enfin, l'auteur de l'article sur Rutebeuf (t. XX de *l'Hist. littér. de la France*) dit, en parlant de ce fabliau : « Que l'on compare ce joli badinage à la grossière conclusion des *Cent Nouvelles nouvelles*, et l’on verra si le premier conteur n’est pas aussi le plus habile et le plus agréable des deux.» [↑](#footnote-ref-2)
2. Ms. 7615. Var. Touz emplus. [↑](#footnote-ref-3)
3. Ms. 7633. Var. .iij. mès ne quatre. [↑](#footnote-ref-4)
4. Mss. 7615, 7633. Var. Di li eſcuiers. [↑](#footnote-ref-5)
5. Ms. 7633. Var. Seinne. [↑](#footnote-ref-6)
6. Ms. 7633. Var. flabel. [↑](#footnote-ref-7)
7. Voyez, page 75 de mon recueil intitulé : *Jon­gleurs et Trouvères*, deux satires analogues contre les femmes. [↑](#footnote-ref-8)